

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 16 (1940-1941)
Heft: 41

Artikel: Le premier régiment suisse au service de Naples
Autor: Røesselet, Abraham
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-712964>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Au siècle dernier

Le premier régiment suisse au service de Naples

Souvenirs d'Abraham Rösselet, capitaine au premier régiment suisse.

Resserrés entre la pente escarpée du Jura et la rive septentrionale du lac de Biemme, se trouvent l'église et le village de Douanne (Twann), établissement celtique, comme le nom l'indique. De ce village sont sorties des familles qui ont su mériter l'honneur d'être incorporées dans la bourgeoisie de Berne. L'arrière-grand-père maternel du grand Haller, un Engel, a été baptisé à Douanne, d'où sont aussi venus les Rösselet.

Abraham Rösselet descendait de la branche de sa famille restée dans ce village, tandis qu'un de ses ancêtres, vigneron de son état, avait acquis ce droit, en 1616, époque où la ville de Berne était encore entourée de vignobles, et que sa descendance s'était éteinte. Fils d'un officier et d'une Bernoise, dont la mère était Alsacienne, et lui-même enfant de troupe comme elle du régiment bernois d'Erlach au service de la France, Abraham Rösselet débutait, en 1783, à l'âge de treize ans, comme cadet d'après lui, comme volontaire suivant son état de service, au régiment suisse de Schoenau. En 1789, ce corps est appelé au camp de Paris et, le jour de la prise de la Bastille, le jeune homme reçoit sa première blessure. Deux ans plus tard, il passe aux grenadiers, et après avoir fait partie de l'Armée du Nord, il est licencié avec son régiment, le 15 septembre 1792.

On ne tarde pas à l'enrôler dans le régiment de Watteville, mais soupirant après une vie plus active, il part pour le service en Hollande. Bientôt caporal, il combat devant Landrecies et figure comme sergent à la bataille de Tournai. Il reçoit sa seconde blessure et est fait prisonnier par les Français.

Rentré sur parole en Suisse, il est placé, en 1796, comme sergent d'armes dans la compagnie de chasseurs bernois Daxelhofen, stationnée à Bâle. C'est avec cette compagnie de milices qu'il combat l'invasion française de 1798, à Lengnau, à Laupen, à Neueneegg, et qu'à cette affaire il est blessé pour la troisième fois. Il se distingue ensuite à la première bataille de Zurich. L'année 1800 voit fondre la 5^e demi-brigade helvétique dans la 3^e, qui finit par être dirigée sur la Corse. A la suite d'un duel, Rösselet reçoit l'ordre d'aller en commander le dépôt à Toulon, où il séjourne trois ans.

En 1806, il part de la Corse pour Naples avec le 1^{er} bataillon du 1^{er} régiment suisse, formé des trois demi-brigades helvétiques fondues ensemble. A peine arrivé à Naples, il est envoyé en colonne mobile à la poursuite de Fra Diavolo et, à la fin de mai 1807, il part avec son bataillon pour les Calabres, comme capitaine d'une des compagnies de voltigeurs nouvellement organisées. Il prend part au siège de Cotrone, puis devient chef d'un arrondissement sur le golfe de Squillace, qu'il quitte, après avoir pris les deux chefs de bande Gregorio. Le 1^{er} mai 1809, son bataillon est appelé à la défense des côtes du golfe de Baja contre une expédition anglo-sici-

lienne. Celle-ci repartie, le capitaine Rösselet est nommé commandant d'armes de l'île de Procida, poste qu'il occupe jusqu'au 1^{er} février 1810.

Les brigands en Calabre.

«Le 18 octobre 1806 — raconte Abraham Rösselet dans ses Souvenirs —, je suis détaché avec 120 hommes choisis par moi dans les deux bataillons, pour faire partie d'une colonne mobile forte de cinq cents

dans une rencontre avec une de nos colonnes, il fut pris quelque temps après par un pharmacien du village qui, à ce qu'il paraît, avait à se plaindre de ses mauvais procédés. Fra Diavolo alla se faire panser chez lui. Le pharmacien le reconnut et le fit arrêter. Ce chef, conduit à Naples, y fut pendu et mourut comme un lâche, car le bourreau fut obligé de le porter sur l'échelle.

Ma mission finie, je reçois l'ordre de rentrer à Naples, avec mon détachement. En passant à Pompéi, le 1^{er} janvier 1807, je fais faire halte à ma troupe sur l'emplacement de l'ancienne caserne romaine, en lui disant :

— Rappelez-vous que vous vous reposez aujourd'hui où se reposaient, il y a passé deux mille ans, les troupes romaines. —

De retour à Naples, où un bon rapport nous a précédés, nous sommes fort bien accueillis. Le roi accorde une gratification de quinze jours de solde aux sous-officiers et aux soldats, un mois d'appointements aux officiers. Je reçois, avec un compliment de mon colonel et de la part du ministre de la guerre, un billet de banque de cent ducats (440 francs). Beau commencement ! Si seulement il avait duré ! Mais les peines et les fatigues lui ont succédé, comme on va le voir.

Le 25 mai, le 1^{er} bataillon reçoit l'ordre de se diriger sur les côtes du golfe de Tarente. Le 17 juin, il arrive devant Cotrone, petit port de mer et place fort bien fortifiée, bâtie sur un roc du côté de la mer et entourée de marais dont les miasmes rendent les alentours très dangereux, surtout du mois de juin à la mi-octobre. Pendant cette époque, les fièvres putrides enlèvent, en peu de temps, les hommes les plus forts et les plus robustes. Les assiégés manquent de vivres et ne peuvent compter sur aucun secours. Par une nuit extrêmement obscure, ils s'embarquent dans le plus profond silence, profitent d'un vent favorable pour mettre à la voile et évacuent la forteresse. Le vent est si fort que nous n'entendons rien. Si l'ennemi avait tenu huit jours de plus, nous étions tous atteints de fièvres contagieuses. Notre perte en est la preuve. Ce siège nous coûta vingt-sept hommes par les armes, quatre-cent-septante-six morts de maladie, et cela dans l'espace de six semaines.

Le 6 juillet, on nous dirigea sur Catanzaro, ancienne et jolie ville, à deux lieues du golfe de Squillace. Nous y restâmes le temps à peu près nécessaire pour nous y reposer et nous refaire. Nous étions réduits à moitié. A la fin de septembre, l'état-major et les grenadiers restèrent seuls dans la ville, et toutes les compagnies du centre furent détachées dans différents cantons en colonnes mobiles.

J'eus dans mon commandement le golfe de Squillace, la ville de ce nom et toute la côte jusqu'à Gerace. Je plaçai mon lieutenant Scheubli avec trente hommes à Gasparina et mon sous-lieutenant Ecoffey avec vingt-cinq hommes, à Sant'Andrea.

Petit soldat

(Mélodie populaire: «Fleurette».)

I.

En gardant le joli hameau,
Quelque soldat joyeux
Eut le sourire d'Isabeau,
Bergère au cœur si généreux,
Au cœur si généreux !
Il mendia petit baiser
Car son cœur un jour fut blessé,
Il mendia petit baiser
Car son cœur fut blessé !

II.

Et la bergère a répondu :
«Je t'aime, fier soldat ;
Prends mon cœur, triste ne sois plus
Car je n'appartiendrai qu'à toi,
Oui, ne serai qu'à toi !
Mais promets-moi, petit soldat,
Que toujours tu marcheras droit,
Mais promets-moi, petit soldat,
De toujours marcher droit !»

III.

Dans le bosquet, les amoureux,
Leur serment ont juré ;
Et la garde se fait à deux,
Parfois en volant un baiser,
En volant un baiser !
Mais le soldat marche bien droit,
Le devoir ne badine pas,
Mais le soldat marche bien droit,
En faisant les cent pas !

App. A. Schütz.

hommes d'infanterie et de cent chasseurs à cheval, sous les ordres du colonel français Hugo. Cette troupe doit poursuivre la bande de Fra Diavolo dans la Terre de Labour, le comté de Molise et les deux Principautés.

Ce chef n'était fameux que de réputation, mais il connaissait la guerre de partisan et de montagne, puis les localités. Il était bien servi par les bergers, dont il était la terreur, ainsi que des habitants qui n'appartenaient pas à son parti. Blessé

Comme tous ces environs étaient infestés par des bandes de révoltés et de brigands, nous eûmes un service très actif et très pénible. Nous nous trouvâmes constamment en course par monts et par vaux, sur de hautes montagnes et dans des ravins extrêmement profonds, sans ponts ni routes, obligés de passer à gué des torrents souvent très dangereux, ayant à suivre fort

peu de chemins praticables et presque toujours des sentiers de bergers. L'étendue de mon arondissement m'obligea donc à être presque continuellement en mouvement et de rester un peu dans les localités, afin d'apprendre au moins à les connaître, ainsi que les autorités avec lesquelles il fallait correspondre pour la haute police; car les commandants d'arrondisse-

ment étaient chargés de la police judiciaire, civile et militaire, sous les ordres des généraux-commandants de province, subordonnés eux-mêmes au général en chef. Ces commandements étaient très difficiles, à cause des haines invétérées des communes et des familles calabraises, toujours divisées et très souvent aux prises entre elles. (A suivre.)

Prose de campagne!

Un fourrier écrivait récemment à la Caisse cantonale genevoise de compensation une lettre où il s'indignait de se voir réclamer un duplicata d'une pièce qu'il avait déjà envoyée. Pour mettre ses destinataires dans l'embarras, notre sous-officier rédigea malicieusement sa missive dans le plus laborieux schwytzerdütsch. Mais on a de l'esprit au bout du lac. Et le plus attrapé fut sans doute notre fourrier qui reçut une réponse dans le plus authentique des patois genevois:

Stabskp. Sap. Bat. 1. 5. 41.
Au Caisss Cantonale de Compansation pour Mobilisés.

Eui unghür wichtigi Anfrog, wär dr verlorne Lohnugschichte vom H.D. Tarchini Hermann beantwortend, teil ich Ihne höflich mit, daß die Charte jedefalls uf em e gheime Umwäg über de heiligi Bürokrati, noch Johre sicher noh by Ihne a cho würd. Wenn Sy s aber wünschid, stelle mer noch e paar Duplicata us, bis au Sie findet s wär höchschtli Zyt, daß dā Soldat äntflig emol au sy Lohnersatz nötig hätt. Mit treu eidgenössischem

Grüezzi und Gottbefohle
Stabskp. Sap. Bt.
(signé).

Nos l'envôions la reponsa a fa lettra dou premi mai.

Si nos volons lou «certificat original», c'est per evita d'avei a paya dou foué et d'obligea lou soldat a rendre l'arjeint.

Nos volons aussi économisa lou sous de l'Etat.

Nos trovons que fa lettra n'est pas bin polie. To pous l'amusa peindint ton sarvice, mais rappelle te que lous niolus nos font pardre du temps et nos font travaillé de travé. Et après, y nos accusent de fare de la santa-bureaucratia. Bin le bonjo!

POSTE DE CAMPAGNE

LE CHANT DES GRISPERLES.

(Sur l'air de «Roulez tambours!»)

Adj. soif. Buttex.

*

Soldats postiers, des quatre coins du monde,
Vite accourez rejoindre votre corps.

Au loin, là-bas, la voix du canon gronde

Pour imposer l'atroce loi des forts.

Postiers, debout! La Suisse appelle

Tous ses enfants, tous ses guerriers,

Pour la servir d'un cœur fidèle,

Soldats postiers, soldats postiers. } bis

Nous sommes prêts sur nos coursiers magiques,

Pour assister, sur tous les fronts épars,

Cent régiments de guerriers magnifiques

Qui, l'arme au pied, veillent sur nos remparts.

Nous dissipons l'ennui terrible,

Calmons, des cœurs, les maux secrets,

Et secourons l'âme faillible,

Nous sommes prêts, nous sommes prêts. } bis

BIBLIOGRAPHIE

Aime ton pays (Nos trois croix) par Ad. Ferrière, dr. en sociologie, aux Editions des Nouveaux Cahiers, La Chaux-de-Fonds.

Un petit livre rapidement lu, mais il ne faut pas s'y tromper: ce sont là — sous un format réduit — des pages d'une densité rare. Toute une philosophie, toute une sociologie appliquées à la situation actuelle de la Suisse. O presse, derrière ces phrases simples, un fondement de vérités singulièrement cohérent et solide.

Pages difficiles à lire? Non point! Le savant sociologue de Genève, bien connu aussi par ses œuvres (psychologie de l'enfant et pédagogie), a voulu être accessible à chaque lecteur, à tout esprit réfléchi, soucieux des destinées du pays.

L'âme de la Suisse lui paraît caractérisée par quatre traits principaux: charité, celle qui a trouvé dans la Croix-Rouge une de ses plus belles expressions; démocratie économique visant au bien de tous; fédéralisme où coexistent l'unité centrale et la multiplicité des particularités régionales; enfin respect de la personne et des valeurs éternelles de l'esprit. La mission de la Suisse: prolonger ces lignes de vie dans le sens d'une perfection plus haute. C'est là sa raison d'être et sa sauvegarde symbolisées, sur la couverture, par: «Nos trois croix»: Croix-Rouge, Croix blanche, dominées par la Croix du Christ.

Belle contribution à la défense spirituelle du pays. A recommander aux maîtres d'école, aux professeurs, aux ecclésiastiques des diverses confessions, à tout esprit éclairé qui comprend que mieux le peuple suisse prendra conscience de ses traits les plus profonds, mieux il saura survivre à la tourmente actuelle.

Le sang des hommes. Par Pierre Daninos. Un volume in-16 broché. Fr. 3.50. Librairie Payot, Lausanne.

Voici un des premiers récits de la tragique campagne de France. L'auteur y note, sous la forme d'un journal à peine romancé, les phases successives du drame, depuis la guerre d'attente jusqu'à la retraite de Dunkerque. Le héros de ce livre est un jeune homme qui, après avoir fait sa situation à Paris dans une agence de publicité de radio, perd sa place et, désarmé, songe au suicide.

La guerre éclate; il rejoint son unité et se voit attaché à divers services. C'est l'occasion pour lui de noter l'état d'esprit qui régnait alors dans l'armée française. En mai 1940 il est envoyé dans le Nord; il assiste à l'offensive allemande, décrit les péripéties de l'effroyable déroute et évoque finalement les scènes dantesques du débarquement de Dunkerque. Il revient en France pour y poursuivre la lutte, mais son bateau saute sur une mine et le soldat, recueilli par un cargo, aborde au Brésil.

Ouvrage saisissant, au style nerveux, rapide. L'auteur, qui est un jeune journaliste français, prend les scènes sur le vif mais ne cherche pas à juger ni à expliquer ce qu'il voit, car les événements parlent d'eux-mêmes. Pas de sentimentalité non plus, car les temps sont durs. On sent dans toutes ces pages l'implacable fatalité qui pèse sur le pays et sur les hommes chargés de le défendre. Evocation poignante qui fait de ce livre un remarquable document de la guerre 1939 à 1940. N.

Au cher foyer, d'où montent des prières,

Nous apportons le courrier des absents.

Les heures sont alors bien moins amères

Pour la maman, les petits innocents.

Et le soldat voit sa famille,

L'enfant qui rit et l'écolier,

Les vieux parents, le feu qui brille,

Au cher foyer, au cher foyer. } bis

Le combattant est notre frère d'arme,

Nous le cherchons sur la ligne du feu,

Sous les obus, dans l'horrible vacarme,

Pour lui porter, des siens, le tendre adieu.

Nous faisons tout, tout pour l'atteindre,

Malgré la mort qui nous attend,

Car nous servons, sans nous en plaindre, } bis

Le combattant, le combattant.

Notre idéal est une Suisse grande,

Prête à lutter sur son noble avenir.

Promettons-lui notre vie en offrande,

Vaillants soldats, et jurons de tenir.

Peuple des monts, robuste et sage,

Veille à parer le coup fatal.

Garde à jamais ton héritage, } bis

Notre idéal, notre idéal.